

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 24

Artikel: La cigala et la fremi
Autor: M.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195584>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lorsque le marc aura recouvert au moins les trois quarts de la surface, penchez entièrement l'assiette, afin que le liquide s'écoulant, les grains seuls du marc demeurent sur l'assiette.

Ainsi étendu, le marc forme une multitude de dessins bizarres, fantastiques, hiéroglyphiques. Ce sont ces figures, ces formes qu'il s'agit d'expliquer; leur signification varie comme suit:

Comparativement aux autres figures, si le nombre des ronds est considérable, c'est la certitude que le consultant va recevoir beaucoup d'argent, et sous peu; mais si des lignes horizontales ou perpendiculaires séparent les ronds, il y aura retard dans cette rentrée de fonds.

Les lignes:
Serpentines, signifient chagrins;
Droites — calmes, tranquillité, longue vie;
Obliques — revers, maladies, pertes d'argent;
Perpendiculaires et horizontales, mais irrégulièrement droites dans leur tracé — retards.

Les figures humaines, de face, de profil ou de trois quarts, sont toujours un heureux présage:

De face — mariage;
De profil — secrets en amour;
De trois quarts — paix, bonheur, prospérité.
Les figures humaines traversées par une ou plusieurs lignes, un ou plusieurs signes, présagent autant de tourments qu'il y a de signes, et autant d'ennemis qu'il y a de lignes.

Les signes, figures, images, portraits, qui se voient le plus souvent dans le marc de café, sont les suivants:

Arbres:

Petites lignes formant un buisson d'épines — ennuis, tourments.

Lignes formant un saule pleureur — mélancolie.

Palmier — puissantes protections.

Branches d'arbustes — grandes affaires, restitution de biens perdus.

Fleurs:

Bouquet de quatre fleurs — chance.
Trèfle à quatre feuilles — chance, trouvaille d'argent.

Rose — santé.
Marguerite — amour et jalousie.
Toute autre fleur — doux espoir.

Animaux:

Tête de chien — amitié.
Tête d'oie — tromperie.
Tête de porc — chagrin.
Toute autre tête d'animal — tribulations.
Serpent — trahison.
Bête à mille pattes — tracas.
Oiseau — présage de joie.
Poisson — plaisirs, noces, fêtes, banquets.
Araignée — espoir.
Quadrupède — retard dans vos affaires.
Croix — maladie, mort de proches.
Couronne — succès en toutes choses.
Un rond avec plusieurs points — naissance.
Un rond avec des croix au centre — vieillesse exemple d'infirmités.

Un ou plusieurs triangles — discordes.
Un ou plusieurs carrés — héritages.
Une longue ligne droite — voyages.
Les taches formant croûtes, éminences — contrariétés, non-réussite, jalousie, trahisons, perditions.

Après avoir examiné l'ensemble des signes, pour détailler l'explication particulière, on procède en allant de gauche à droite, en liant la signification du signe de gauche avec celui de droite, absolument comme on le fait avec les cartes.

Le National (almanach).

La cigala et la fremi.

Onna dzouvena cigala,
Galéza que 'na damuzalla,
Avàt ztantà du lo sailli
Tanqu'à l'àoton, sein recouilli
La pille petita demi-batze,
Po s'atzetá on bet d'attatze
A mettr' à son berret
Tot vet.

A l'hotò, granta misère,
— L'avàt perdu père et mère —
Dein son réduit dè bràma-fan,
Le ne trova ni tzài, ni pan;
Mein dè bûro dein la toupèna,
Dein lo copon, rein dè farena;

Ein dou mots, pas lo bocon
A medzi! D'on air capon,
Le s'ein va tzi sa vesena,
— Onna dzein dè balla mena, —
Que lai dit tot d'áo premi:
— Vins-tou robá la fremi?
— Na! dit la pourra vergognàosa,
Ká pu mè derè beniràosa,
De n'avàt jamais rein robá,

Oi ma fa!
Mà n'è perein, su miserabllia,
Perein à mettrè su la trabllia;
Vigno tzi vo ein pliorein,
Vairè se vo n'aràt rein
A mè bailli,
Tanqu'ào sailli.

Vo reindrè cein à la St-Dzaquè,
Ká, du lo delon dè Pàquè,
Vu gaillá m'eincoradzi.
Po vo paí.

Ma lè budzons sont dái z'avarès
Que ne prèton dièro, lè larrès,
Que quand sont su dè droblliá
Láo moué dè bliá.

La fremi, qu'avàt fè bombance;
Clliou lo bouffèt dè la pedance,
Vouàtè la pourra, ein lai desein:
— Qu'as-tou fé stu tzautein?

— Decé, delé,
Dè dzo, dè né,
Su lè z'adzès, dein lè bossons,
Avoué lo merlo, lè tiençons,
Y'è ztantà, fe la grachàosa.
— T'as ztantá, y'ein su dzoyàosa,
Et vu tè derè tot ora:
Chàota orá!

M. D.

Prix de douceur.

J'avais trente-cinq ans; j'étais célibataire, ce qui causait le désespoir de mes parents.

C'étaient des reproches continuels.
— Tu ne vas pas rester garçon toute ta vie? —
Tu veux donc être un inutile? Un vieux garçon est une branche morte qu'il faut couper. — Quand nous ne serons plus, qu'est-ce que tu deviendras? —
Quand tu seras malade, qui est-ce qui te soignera? —
Qui prendra soin de ton intérieur? — Tu veux donc nous faire mourir de chagrin? — Il ne manque pas de jeunes filles à marier. — Nous connaissons des partis superbes.

Alors j'avais à subir pour la centième fois l'énumération de tous les partis superbes de la connaissance de mes parents:

Irma Bobichard, fille unique, parents vieux, retirés des mélasses rectifiées, dot solide; Célestine Rosenville, fille de courtiers en bestiaux, orpheline, belle fortune et espérances, unique héritière d'une tante infirme ayant depuis quinze ans un pied dans la tombe; Henriette Péchaud, fille d'un notaire qui a eu des malheurs dans le temps. Victime d'une erreur judiciaire (il a été acquitté), il a réalisé une grosse fortune qui jette un voile épais sur son passé. Yvette de la Brancherie, jeune personne très bien élevée, pas très fortunée, mais de si belles relations! Malvina Frainbois, fille d'un entrepreneur, artiste jusqu'à la racine des cheveux, musicienne jusqu'au bout des doigts, exécute les hautes œuvres, joue de la cithare. Je me mêle des musiciennes. La cithare, est-ce un instrument dans le genre du piano? J'ai en horreur le piano. Lucie Rascaille, fille d'un haut fonctionnaire des chemins de fer, femme d'intérieur, fait de la tapisserie, a de l'ordre, de l'économie.

Je n'avais que l'embarras du choix.
Ce qui me déplaisait, c'est qu'il n'était jamais question que de fortune. Me trouvant à la tête d'une position qui m'assure l'indépendance, je tenais, avant tout, à épouser une jeune fille qui me plût.

Je faisais la sourde oreille.
Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, ma tante et ma cousine firent irruption chez mes parents.

— Nous avons ce qu'il faut à Emile! s'écria ma tante.

— Emile, c'est moi.
— Allons, bon, me dis-je, encore un parti qui tombe!

— Un parti superbe! exclama ma cousine.
— Oui, reprit ma tante, une jeune fille charmante, parfaite, très bien élevée, qui peint comme un amour, qui chante comme un séraphin.

— Le nom de cette perle? demandai-je.
— Charlotte Verduret.

— Et ce qui ne gêne rien, ajouta ma tante, une grosse dot; son père a été fournisseur de l'armée.

— Et à ce métier-là, dis-je, on ne s'appauvrit pas.
— Si tu ne veux pas de mademoiselle Verduret, dit ma tante, c'est que tu es vraiment trop difficile.

— Oui, ajouta ma cousine, Charlotte est un ange. Nous étions en pension ensemble; elle a remporté le prix de douceur. Qu'en penses-tu?

— Si elle a remporté le prix de douceur, dis-je, je n'ai aucune objection à faire.

Il fut décidé que l'on me présenterait.
Quelques jours après, je reçus une invitation des Verduret; ce fut ma tante qui m'introduisit. Mademoiselle Charlotte, une brune de vingt-cinq ans, fort jolie, me plut tout de suite. Tout en baissant les yeux, elle m'inspecta des pieds à la tête.

Evidemment elle était prévenue.
Je revins, je fus admis à faire ma cour.

La jeune fille était réservée, causait peu; elle paraissait d'un commerce agréable. Les parents m'avaient bon accueil. Le soir, j'étais invité à prendre le thé; ma future se mettait au piano et nous chantait quelque chose, comme disait sa mère. Elle avait une voix de contralto. Pendant ce temps, la maman m'énumérait les qualités de sa fille; le père, allongé dans un fauteuil, fumait d'énormes cigares.

Un soir, ma future belle-mère m'ouvrit une bibliothèque chargée de volumes.

— Ce sont des prix remportés par ma fille, me dit-elle; elle était toujours la première à la pension. Je manifestai mon admiration.

— Ella a remporté jusqu'au prix de douceur.
— Je le savais, dis-je.

— Voulez-vous que je vous le montre?
— Je n'osais pas vous le demander.

Belle-maman me passa le volume: *Histoire des reines malheureuses*.

Il faut croire qu'il y en a eu beaucoup, le volume était très gros.

Il était illustré.
Je le feuilletai.

Une gravure représentait l'infortunée Jane Grey prête à livrer son corps charmant au bourreau; une autre, Marie Stuart, la tête sur le billot; une autre, Marie-Antoinette, montant à l'échafaud.

Madame Verduret me fit l'inventaire de tous les prix obtenus par sa fille. Je dus jeter un coup d'œil sur chaque livre et complimentier l'heureuse mère.

Je n'avais pu encore avoir d'entretien avec ma fiancée; je profitai d'un soir où nous nous trouvions seuls pour l'interroger sur ses sentiments à mon endroit.

— Mademoiselle, lui dis-je, sur le point de devenir votre mari, je désire savoir si ma personne vous agré.

— Monsieur, me répondit-elle, mes parents vous ont accepté; une jeune fille bien élevée doit obéir à ses parents.

— Je ne l'entends pas ainsi! m'écriai-je; l'assentiment de vos parents ne me suffit pas; je veux avant tout avoir le vôtre.

Elle baissa les yeux.
— Je n'ai pas dit, monsieur, que je ne donnais pas mon assentiment.

— Vous consentez! m'écriai-je.
Transporté de joie, je lui pris une main que je portai respectueusement à mes lèvres et je déposai un baiser furtif sur deux doigts que l'on ne retira pas trop précipitamment.

Ma cousine avait raison, ma future était un ange; j'étais indigne de posséder un pareil trésor. Pourtant cette considération ne m'arrêta pas et le mariage fut décidé.

Il fut célébré avec éclat, la famille Verduret fit bien les choses. Pendant huit jours, les bals, les dîners, les soirées se succédèrent. De nombreux invités avaient été conviés. Ma femme fut aimable avec tous et se montra tout de suite maîtresse de maison accomplie. J'en étais fier. Quand le dernier invité eut tourné les talons, un vieux cousin qui ne voulait pas s'en aller:

— Enfin, seuls! dis-je à ma femme; nous voilà débarrassés des importuns.

— Vous n'êtes guère poli pour nos parents et amis, m'observa-t-elle.